

# Captif en son propre pays

Jan Zabrana. Cet écrivain tchèque encore inconnu ici n'a jamais pardonné au communisme d'avoir brisé tant de vies. Récit d'une résistance intérieure.

ALAIN FAVARGER

Né en Moravie en 1931, Jan Zabrana est mort trop tôt en 1984 pour voir s'effondrer le régime qu'il détestait. Ces quarante ans de dictature surgis du «coup de Prague» de 1948 pour enfermer son pays derrière le rideau de fer. Or les mots ont ici un autre sens que celui des commentaires habituels suscités par la «guerre froide». Ce sont des mots qui s'inscrivent dans la chair.



**C'est le tribut à payer au «socialisme réel»**

JAN ZABRANA

Douleur et humiliation scandent la jeunesse de Jan Zabrana. Arrêtés lors des premières vagues répressives, ses parents croupissent en prison de longues années. Sa mère ne sera libérée qu'en 1960 après onze ans de placard. Et le fils restera à jamais hanté par l'image de cette institutrice revenant chez elle avec des godillots d'homme éculés et dans les mêmes vêtements, imprégnés depuis de poussière et de moisi, qu'elle portait le jour de l'arrestation.

«Il est bon de se souvenir de tous ceux des générations précédentes», écrit Zabrana au début de son journal intime dont les premières bribes nous arrivent si longtemps après sa mort. Le devoir de mémoire

prend chez lui la forme d'une révolte intérieure qui épouse le drame des générations sacrifiées. Celles qui naissent au mauvais moment et arrivent à l'âge adulte sur les lignes de fracture de l'Histoire.

## Il sera ouvrier

On est alors au début des fifties, l'une des décades les plus sombres de l'Europe centrale. Zabrana, fils de proscrits, débarque à l'Université de Prague en fac de lettres, mais il en est très vite exclu «pour inaptitude politique à l'étude». Comme

tant d'autres intellectuels, il sera ouvrier. C'est le tribut à payer au «socialisme réel». Le voilà donc pour quelques années ajusteur dans une usine de wagons. En 1955 l'état se desserre quelque peu, Zabrana peut revenir à des travaux plus spirituels. Il devient traducteur professionnel de russe et d'anglais, un métier qu'il pratiquera jusqu'à sa disparition prématurée.

## La nuit des bourreaux

Nous parvient donc ce journal, véhément, brut comme un diamant. Un texte qui se lit d'une traite tant il est porté par cette musique qui vient du fond de l'âme. «Demain est une autre nuit», s'exclame cet enfant du siècle pour qui le seul

royaume est celui des livres. Heureux de son refuge livresque, mais prisonnier de son pays lui-même, habité par l'angoisse et la peur de l'échec, Zabrana décline ainsi sa douleur intime.

Comme un leitmotiv réapparaît l'image de la mère, le souvenir des stigmates laissés en elle par la prison: une première attaque subie trois mois à peine après son élargissement, des troubles de langage, des problèmes oculaires. Et pourtant jamais ce livre n'est un catalogue ni une litanie. Une phrase, un paragraphe, quelques mots précipités suffisent parfois au diariste pour résumer le maelström de ses sentiments.

Zabrana privilégie le fragment et les éclats d'obsidienne. Comme pour mieux trancher dans la nuit des bourreaux, ces pervers qui laissaient des femmes accoucher seules dans une cellule de béton ou qui «maintenaient les gens debout dans des cachots d'un mètre carré au sol incliné.»

## La chair de la mélancolie

Sans pitié pour les valets du régime, l'écrivain ne trouve guère d'excuses aux compagnons de route du communisme, à ces écrivains et penseurs célèbres pleins de tendresse pour les illusions du grand soir. Sartre et Garcia Marquez sont ici en ligne de mire, ce dernier

«se chauffant le cul au soleil de Castro» alors qu'à Cuba il suffisait de posséder un livre de Soljenitsyne pour être jeté en prison!

Le désenchantement chez Zabrana se nourrit d'ironie, jamais de cynisme. On retrouve sous sa plume ces accents de mélancolie dont la littérature slave est prodigue. Mais ils sont chez lui toujours le fruit de l'expérience intérieure, d'un long corps-à-corps avec l'au-delà du désir et la peau des rêves. D'un côté il peut rire des tonnes de papier que gribouillent souvent en vain les écrivains alors qu'il a suffi à Cambronne d'un seul mot pour passer à la postérité. Et dans la même page et un cinglant raccourci on le retrouve à tout dire des vieux amants qui ont passé leur vie à couler leur corps l'un dans l'autre. Jusqu'à ce que de cette frénésie à s'aimer, ô stupeur et tristesse, un jour il ne reste rien.

Pourfendeur du communisme et poète des fins dernières, Zabrana savait que souvent on écrit pour prouver qu'on est autre et meilleur que ce qu'on est. Pour laisser une trace aussi, celle du naufrage d'une génération dont les rêves ressemblent, nous dit l'auteur, à des scalpels resplendissant «dans la nuit grise du siècle comme une lueur rance, morte...»

> Jan Zabrana, *Toute une vie*, traduit du tchèque par Marianne Canavaggio et Patrik Ourednik, Ed. Allia, 158 pp.